

Baptiste, 29 ans, enseignant contractuel



« La bonne paye ». Chaque semaine, « Le Monde » parle d'argent avec les jeunes, de leurs factures, leur loyer, leurs loisirs. Que signifie bien gagner sa vie ? Comment se projettent-ils dans l'avenir ?

Baptiste, 29 ans, professeur des écoles contractuel, « garde [s]a liberté » pour voyager et faire mûrir un projet d'économie sociale et solidaire.

Je gagne 2 300 euros net par mois en tant qu'enseignant contractuel. Je travaille dans un collège des Hauts-de-Seine en section ULIS [unités localisées pour l'inclusion scolaire, accompagnant des élèves dont le handicap nécessite par moments un enseignement adapté].

Je n'étais pas du tout prédestiné à être enseignant, d'autant que personne dans ma famille ne fait ce métier. Je suis né en Seine-Saint-Denis, mais j'ai grandi dans les Yvelines. Je suis issu de la classe moyenne : mon père est ingénieur et ma mère, conseillère à France Travail.

J'ai fait un bac scientifique et une classe prépa d'économie et de commerce. Connaissant la réalité de l'accès à l'emploi, ma mère me mettait la pression : « Si tu arrêtes tes études trop tôt, tu n'arriveras à rien dans la vie. » Mes parents m'ont payé mes études, ils ont contracté un prêt bancaire de 30 000 euros pour que je fasse une école de commerce. Je me sentais obligé de trouver un taf qui gagne extrêmement bien pour pouvoir les rembourser, mais ça voulait dire travailler dans le marketing, la finance ou la pub...

Sauf que je n'étais pas du tout en adéquation avec les valeurs que prônait mon école de commerce, loin des questions de justice sociale et climatique qui me portaient. J'ai donc choisi d'arrêter dès la fin de la première année et de bifurquer en master dans l'ESS [économie sociale et solidaire]. Je ressentais un énorme besoin de pouvoir me rendre utile dans la société. Or, sur les bancs de la fac ou de l'école, je me sentais inutile. J'étais comme une bombe à retardement.

Au sortir de mes études, je voulais être moins dépendant de mes parents financièrement, mais, dans le secteur de l'ESS, c'aurait été compliqué d'avoir un salaire convenable au vu des rêves que j'avais : voyager et mettre de l'argent de côté pour créer plus tard une structure de réinsertion par le travail pour les migrants, les personnes en situation de handicap, de pauvreté ou ayant traversé de longues périodes de chômage.

« Je voulais déconstruire mes préjugés »

On m'a dit que l'éducation nationale recrutait beaucoup de contractuels. J'étais très motivé. Pendant mes études, j'ai travaillé en tant qu'animateur en classes de découverte ainsi que dans un centre médico-psychopédagogique. Je voulais aussi découvrir le monde de l'enseignement dit « institutionnel ».

Pour mon premier poste, à 23 ans, j'ai été affecté en CP à Clichy (Hauts-de-Seine). J'ai été jeté dans la piscine sans qu'on m'ait appris à nager. On a eu une journée et demie avant la rentrée pour nous parler de... circulaires de l'éducation nationale, donc rien de concret. Je passais toutes mes soirées à bosser pour me mettre à jour sur les programmes et les stratégies pédagogiques, pour trouver les bonnes ressources et comprendre les documents institutionnels. Sur mon premier salaire, de 1 900 euros net, j'arrivais à mettre un peu plus de 1 000 euros de côté, en vivant chez mes parents.

Puis je suis parti voyager en Afrique. C'est un continent qui m'intrigue énormément, j'avais notamment fait un stage de master 1 au Sénégal. Je voulais aussi déconstruire mes préjugés. Quand je l'ai

annoncé à mes parents, je me suis vraiment senti libre. Je suis parti en décembre 2022, avec environ 15 000 euros d'économies, et je suis rentré en mai 2024. En tout, j'ai parcouru 20 000 kilomètres à vélo et traversé 17 pays en dix-sept mois : Egypte, Soudan, Ethiopie, Ouganda, Rwanda, Burundi, Zambie, Afrique du Sud... J'alternais entre bivouac, petite « guest house » à 10-15 euros la nuit et les invitations des gens. Chaque mois, je dépensais environ 800 euros.

Quand je suis rentré, j'avais le souhait de pouvoir lancer une structure de réinsertion, en créant un atelier d'entretien de vélos. Pour avoir plus d'expérience, j'ai travaillé deux mois dans une grande entreprise d'articles de sport et de loisir. Mais l'investissement physique et mental a dépassé tous les horaires que j'avais pu imaginer : je travaillais les week-ends et le soir. Je me suis dit que le rythme que j'avais, je l'aurais plus tard avec ma structure et je n'étais pas prêt à sacrifier ma vie sociale.

J'ai donc postulé de nouveau à l'éducation nationale. On m'a d'abord proposé un poste en maternelle, que j'ai refusé car je ne me sentais pas suffisamment armé pour ce niveau. Ils m'ont rappelé une semaine plus tard pour me proposer une section ULIS dans un collège. Ce sont des sections de 12 élèves maximum, de la 6^e à la 3^e, porteurs d'un trouble de type autisme, trisomie, dyslexie, trouble de l'attention, du comportement, etc. : je dois adapter les cours à leur profil, leur handicap et leurs besoins éducatifs. Dans l'enseignement spécialisé, je me sens soutenu et accompagné, avec des formations approfondies et plus sérieuses.

« Je suis très peu dépensier »

Pour la rentrée de septembre 2025, j'ai demandé à être reconduit sur ce poste ULIS. J'aborde cette année plus sereinement, je me sens plus intégré aussi, même si je ne me vois pas conserver la même énergie pendant trente ou quarante ans, ne serait-ce même que dix ans d'affilée... Le rythme est tellement soutenu. Il faut être compétent dans bien des domaines et, en même temps, rester humain. Je le vois chez mes collègues qui font ce métier depuis vingt ou trente ans : ils déroulent leurs cours, mais il n'y a plus aucune passion. On sent que quelque chose s'est éteint.

Je touche 1 900 euros de salaire de base, auquel s'ajoutent deux primes : celle d'enseignant spécialisé et la prime de REP parce que le collège fait partie du réseau d'éducation prioritaire. Sur mon salaire de 2 300 euros, j'arrive à mettre 1 300 euros de côté. Je n'ai pas de loyer. Je vis toujours chez mes parents. Au-delà de l'aspect financier, si je reste chez eux, c'est parce que ma mère est en situation de handicap physique partiel. Je l'aide dans les tâches ménagères, de cuisine...

Je suis très peu dépensier. Le plus gros « budget », c'est pour les courses car j'adore cuisiner, et pour les livres : j'en achète pour environ 100 euros par mois. Je fais aussi des trails en compétition. Entre les dossards et l'équipement sportif, je dépense environ 60-70 euros par mois. Je n'ai pas de prêt bancaire ni de projet immobilier. Je ne suis propriétaire que de ma tente et j'en suis très heureux. Tous les projets qui voient loin, c'est construire un enracinement, et je fuis tout ça. Je ne recherche pas d'équilibre de vie mais, au contraire, un déséquilibre.

Je veux rester célibataire, sans enfant. Je me dis que j'ai assez d'élèves dont m'occuper au collège pour pouvoir transmettre ce que j'ai à transmettre. Mes relations amoureuses restent passagères. Je me sentirais vulnérable, emprisonné ou j'aurais une source de frustration si je me mettais en couple. Pour l'instant, je veux être cet oiseau qui vole de branche en branche.

Dans un an, je vais repartir en voyage à vélo, cette fois-ci sur la Route de la soie. Et, à mon retour, je vais tout faire pour quitter l'éducation nationale et me lancer enfin dans un projet d'économie sociale.

Lundi 1er sept 2025 - Propos recueillis par [Elisabeth Pineau](#)